NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

78 Nº 9 1956

L'Empereur Constantin fut-il un chrétien sincère ?

Ch. MARTIN

p. 952 - 954

https://www.nrt.be/it/articoli/l-empereur-constantin-fut-il-un-chretien-sincere-2384

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'Empereur Constantin fut-il un chrétien sincère ?

NOTE À PROPOS D'OUVRAGES RÉCENTS [1]

Depuis longtemps déjà la question de l'attitude religieuse, personnelle et publique, de Constantin, a suscité une polémique assez passionnée où se sont affrontés les points de vue les plus opposés. L'élément crucial en est la « conversion » de Constantin, que l'opinion traditionnelle, appuyée sur la *Vita Constantini* d'Eusèbe de Césarée, met en connexion directe avec la fameuse vision qui précéda la bataille du pont Milvius en 312 : Vision réelle et historique, retournement religieux subit, sincère et complet, du paganisme au christianisme, suivi d'une politique religieuse chrétienne, ferme et non équivoque, proclament les uns, tandis qu'aux yeux des autres la vision n'est qu'une légende ignorée même d'Eusèbe, issue tardivement de milieux chrétiens intéressés : Constantin ne s'est jamais converti, est resté païen de cœur, engagé par nécessité politique dans la voie des concessions religieuses. Il n'a finalement accepté le baptême qu'au terme d'une vie personnelle restée à l'écart du christianisme dans son for intime. Entre ces deux jugements extrêmes la place est largement ouverte à toutes les nuances intermédiaires.

Après tant d'autres, mieux inspiré que beaucoup aussi peut-être, M. Kraft a entrepris de revoir une fois de plus le problème, en se limitant délibérément aux sources les plus qualifiées pour le résoudre, c'est-à-dire l'œuvre de Constantin lui-même, sa correspondance et ses édits, auxquels il a joint, à titre complémentaire mais en le grevant des plus graves réserves le *Discours à l'assemblée des saints* (non authentique à son jugement). Son étude comporte donc fort logiquement deux parties (encore qu'elles soient en fait inversées dans leur présentation) : tout d'abord la publication du dossier dans l'ordre chronologique des pièces (à ce sujet nous regrettons que l'auteur n'ait pas rappelé chaque fois clairement, à côté du titre du texte publié, sa date aussi exacte que possible), en tout, une quarantaine de lettres ou édits; puis en second lieu, à la lumière de cette documentation, l'examen de l'évolution religieuse de Constantin au cours des années. Certes M. Kraft est conscient de l'objection qui saute aux yeux : les lettres de Constantin relatives aux affaires religieuses des chrétiens ont pu être écrites par des secrétaires chrétiens, clercs par exemple attachés aux bureaux impériaux, ou encore dénaturées par la suite; elles risquent dès lors de ne pas exprimer fidèlement la pensée religieuse du prince lui-même. En vue de solutionner cette difficulté réelle, il n'a pas hésité à soumettre préalablement son matériel à un examen sévère de critique littéraire. Ses conclusions sont catégoriques. On ne peut rejeter l'ensemble de cette documentation. Elle présente au moins dans ses éléments essentiels une continuité et une unité de pensée religieuse qui ne peuvent raisonnablement provenir que d'une seule source, en l'occurrence l'empereur lui-même; de plus, si elle porte toutes les caractéristiques d'une véritable religiosité, elle n'en témoigne pas moins une gradation impressionnante dans la compréhension du christianisme (en particulier, passage graduel à la conception chrétienne de la divinité, et de ses attributs, de la nature de l'Église, etc.). Cette documentation devra donc être maniée avec prudence mais son utilisation est parfaitement légitime.

---

1. H. Kraft. — *Kaiser Konstantins religiöse Entwicklung.* Coll. Beiträge zur Historischen Theologie, 20. Tubingue, J. C. B. Mohr, 1955, 24 × 16 cm., x-289 p. Prix : 29,40 marks.

H. Dörries. — *Das Selbstzeugnis Kaiser Konstantins.* Coll. Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen. Philologisch-Historische Klasse, Dritte Folge, Nr. 34. Goettingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1954, 25 × 17 cm., **431 p. Prix : 30 marks.**

Comment, au terme de cette enquête, nous apparaît s'être déroulé le comportement religieux de Constantin? On peut le résumer, nous semble-t-il, à peu près comme suit : Constantin s'est très tôt tourné vers le christianisme, peut-être même dès sa jeunesse et en tout cas dès avant 312. Sa « conversion » n'a donc rien eu d'un renversement de position brusque et complet, à la manière de saint Paul par exemple : elle fut longue et lente. Religieux par tempérament, préparé peut-être déjà par des atavismes familiaux (sympathies proches ou lointaines de parents pour le christianisme?), comme le cas était fréquent à cette époque parmi les familles romaines, attiré par une inclinaison grandissante à rechercher au-dessus et au delà des divinités païennes délaissées par lui le Dieu suprême, vrai, unique, transcendant (qué symbolisait au mieux à ses yeux le *sol invictus*), celui dont il se percevait à la fois le serviteur et l'élu, appelé qu'il était par lui à la domination universelle du monde, Constantin se sentait aussi incliné à le retrouver dans le Dieu unique et exclusif qu'adoraient les chrétiens. Telle était au minimum (car une plus grande attache au christianisme n'est pas impossible dès cette époque mais non démontrée) telle était la tendance de son âme quand, en 312, au moment d'engager près de Rome la bataille décisive contre Maxence, dans des circonstances nettement défavorables, il sentit le besoin de se tourner vers la divinité. C'est alors qu'à la suite d'un songe nocturne que rapporte Lactance, songe que Lactance n'a certainement pas inventé mais que, très proche du prince, il aura sans doute entendu soit de Constantin lui-même soit de quelqu'un de ses familiers, l'empereur fit graver sur les boucliers de ses soldats, en signe et gage de protection de son Dieu ou Dieu des chrétiens, la figure de la croix surmontée du soleil invaincu. La victoire remportée ne pouvait que sceller cette alliance. Dès cette année 312 en tout cas, les témoignages positifs de faveur envers les chrétiens, jusque-là inexistants, s'accumulent (Lettres 1 et suivantes, intervention dans la question donatiste dès 312, édit de Milan 313, etc.). Sans être déjà formellement chrétien lui-même et membre de l'Eglise constituée, l'empereur prenait de plus en plus conscience de la mission divine dont le chargeait le Dieu suprême qui était en commun le sien et celui des chrétiens : appuyer et soutenir leur Eglise qui était vouée à son culte. Il sentait peu à peu se resserrer entre lui et elle les liens d'une véritable communion de foi et de vie. Dès 314, il appelle les évêques ses « frères aimés » (affaire donatiste, lettre aux évêques du concile d'Arles) et quelques années plus tard quand il s'adressera à tous les évêques et au peuple chrétien d'Afrique (321?), sa parole et ses arguments seront d'un chrétien parlant en chrétien à des chrétiens. C'est d'ailleurs à cette époque que l'on voit disparaître l'effigie du *sol invictus* sur les monnaies impériales. On n'a aucun motif valable de mettre en doute la sincérité de cette foi personnelle qu'attestent le ton de ses lettres, ses donations aux églises, ses privilèges aux évêques, ses constructions de sanctuaires, bref cette profession extérieure et cette activité débordante en faveur de l'Eglise que la raison d'Etat n'imposait ni même ne conseillait. Il est vrai que comme tant d'autres chrétiens, il attendit le moment de la mort pour faire l'ultime démarche qui devait l'incorporer à l'Eglise. Ce retard dans la réception du baptême a été interprété de façon tendancieuse par plus d'un critique. En réalité beaucoup de raisons l'expliquent : la coutume, une certaine crainte des responsabilités et des exigences morales que le geste entraînait, peut-être même la raison d'Etat, c'est-à-dire la volonté de ne pas trop s'engager dans l'Eglise pour mieux garder la liberté dans les affaires publiques; enfin, aussi, le désir de paraître devant son Dieu dans l'éclat virginal de la parure baptismale. Lors de la construction du mausolée destiné, dans l'église des Apôtres à Constantinople, à recevoir la dépouille impériale, il ordonna que son sarcophage fut entouré, six par côté, des sarcophages des douze apôtres. Ainsi voulut-il signifier sans doute l'indissolubilité jusque dans l'éternité de cette union entre lui et l'Eglise, à laquelle il avait, pour ainsi dire à l'égal d'un apôtre, consacré ses

forces et sa vie, en même temps qu'en appeler à leur intercession au moment de comparaître devant ce Dieu unique, suprême et souverain, pour qui les plus grands du monde ne sont que néant, ce Dieu aussi, à la fois si exigeant et si généreux pour lui, qu'il avait entrevu dans son adolescence, perçu au travers de sa foi chrétienne en sa maturité, et qui se révélait maintenant en plénitude à son âme au seuil de l'éternité.

Cette manière de présenter l'évolution religieuse de Constantin par M. Kraft trouve de larges résonances dans les conclusions de l'enquête que M. Dörries a de son côté menée parallèlement mais indépendamment et selon une méthode identique. Dörries a, lui également, et comme l'insinue le titre même de son ouvrage, donné pour base à son étude le témoignage personnel de Constantin c'est-à-dire, comme Kraft, sa correspondance, ses décrets et le *Discours à l'assemblée des saints*. Il y a ajouté un recueil d'environ 150 textes légaux de Constantin (extraits pour la plupart du code théodosien), un autre d'une cinquantaine d'inscriptions dont celle de Spello (importante parce qu'elle révèle nettement l'attitude plus que réservée de Constantin vis-à-vis du paganisme), enfin une analyse des édits de religion portés par les tétrarques. Mais en fait, cette documentation supplémentaire, d'allure moins personnelle déjà, est d'une interprétation délicate et prise dans son ensemble nous paraît secondaire. Inutile d'ajouter que comme Kraft, Dörries a passé sa documentation au crible de la critique, en particulier le *Discours à l'assemblée des saints* dont il a estimé préférable, par prudence, de ne pas se servir (malgré un noyau authentique, à son avis). Son étude s'écarte de celle de Kraft surtout par une différence de perspective : Kraft décrit le cheminement religieux et psychologique de Constantin, selon le déroulement chronologique des faits; Dörries, préoccupé avant tout du problème des relations Etat-Eglise, a groupé dans un ordre systématique les idées et doctrines maîtresses qui ont commandé l'attitude de Constantin sur ce point. Kraft a fortement souligné l'importance de la conception monothéiste de la divinité qui, à son avis, a été à la base du rapprochement idéologique de Constantin et des chrétiens; Dörries a surtout analysé l'idée que Constantin avait de sa fonction impériale et de sa mission divine, la compénétration étroite dans son esprit des idées d'empereur et de religion, du rôle de protecteur et de promoteur qui incombait au premier vis-à-vis de la seconde, dans tous les secteurs : culte, clergé, hiérarchie, vie matérielle, construction d'édifices, unité de foi et de charité. Tout cela reposait en fin de compte chez Constantin sur une conception personnelle de la divinité et de sa providence qui faisait de lui son instrument religieux autant que politique. Rien ne permet de croire que l'empereur, qui se manifeste ainsi franchement chrétien dans ses actes ne l'ait été réellement aussi dans sa conviction intime.

Ainsi donc, quelles que soient ces perspectives particulières et ces nuances que les points de vue spéciaux choisis par Kraft et Dörries entraînent fatalement à leur suite, trois conclusions, nous semble-t-il, s'imposent chez l'un comme chez l'autre de nos auteurs, et de façon inébranlable : La date de 312 a marqué, non une véritable conversion, mais un tournant décisif dans l'acheminement de Constantin vers le christianisme; rien ne permet de mettre sérieusement en doute la sincérité de son christianisme; la conscience d'une mission divine et d'un rôle providentiel proprement religieux à remplir en faveur de l'Eglise a été à la base de son attitude envers elle. Ces trois vérités caractérisent historiquement la vie du premier des empereurs chrétiens, et le tenant tout aussi éloigné de la sainteté dont la légende l'a faussement auréolé que du machiavélisme politique qui l'aurait incité à ne se servir du christianisme que comme d'un instrument de domination et d'exaltation personnelle, font apparaître en lui une personnalité morale et religieuse équilibrée, et malgré des faiblesses **réelles mais passagères, digne de respect et d'admiration.**

Ch. MARTIN, S. J.